TEMPERATURE

Du 10 août 1904.

Thermomètre de H. Chatton, Opticien,
No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin.....	82	28
Midi.....	86	30
3 P. M.....	86	30
6 P. M.....	78	25

Le Discours d'acceptation
— DU —
JUGE PARKER.

Pour la première fois depuis que son nom est devant le public et depuis que la convention nationale démocratique l'a choisi comme candidat à la Présidence des Etats-Unis, le juge Alton B. Parker a prononcé un discours politique. C'est à Esopus, sa résidence d'été, qu'en réponse au comité venu lui annoncer officiellement sa nomination, il a exposé ses vues. Et il l'a fait avec une clarté, une précision et une maîtrise remarquables.

Avant de traiter d'autres sujets le juge a tenu à remercier la convention démocratique, non seulement parce qu'elle l'a choisi entre tous les autres, mais aussi et surtout parce qu'après avoir reçu la communication dans laquelle il déclarait qu'il regardait l'élection d'un comme étant fermement et irrévocablement établi, elle a réitéré sa détermination de lui confier le drapeau du parti dans la campagne présidentielle.

J'ai senti qu'il était de mon devoir de faire connaître mon attitude, a dit le juge Parker, afin que personne ne puisse dire plus tard que son appui a été obtenu par des moyens détournés.

Parlant ensuite du programme adopté par la convention de St-Louis M. Parker s'exprime ainsi :

L'admirable programme avec lequel le parti demande au pays sa confiance et son appui expose clairement les principes si bien condensés dans le premier discours d'inauguration du président Jefferson et montre, avec force et bonne foi, la voie à suivre, en les appliquant convenablement, pour introduire les réformes nécessaires dans les départements législatif et administratif du gouvernement. Tout en promettant sans hésitation de corriger les abus et de redresser les torts partout où ils se manifestent et quelles qu'en soient les causes, de faire des enquêtes dans les divers départements administratifs du gouvernement où la conduite de fonctionnaires a causé des scandales et de punir les coupables, de combattre l'octroi de privilèges spéciaux dont quelques-uns profitent au détriment du plus grand nombre, de pratiquer l'économie dans la dépense de l'argent du peuple et, dans ce but, de retourner aux méthodes des fondateurs de la république en observant dans la dépense des fonds publics le soin et la circonspection qu'observe un homme prudent pour son propre compte, l'esprit du programme assure cependant des mesures conservatrices au lieu de mesures irréfléchies, la protection de l'innocent aussi bien que la punition du coupable, l'encouragement de l'industrie, de l'économie et de l'épargne, la protection de la propriété et une garantie du maintien, pour le bien de tous, des droits inaliénables de l'homme parmi lesquels, comme il est dit dans la "Déclaration de l'Indépendance", se trouvent "la vie, la liberté et la recherche du bonheur".

Impossible d'être plus franc, plus clair, plus net dans l'exposition des principes sur lesquels s'appuiera le parti démocratique s'il reconquiert le pouvoir.

Et c'est avec la même franchise, la même clarté, la même netteté que le juge Parker traite toutes les autres questions, entre autres la séparation des départements exécutif, législatif et judiciaire du gouvernement, séparation sur laquelle il insiste particulièrement, rappelant les paroles suivantes de Thomas Jefferson : Si les trois pouvoirs de notre gouvernement gardent leur indépendance mutuelle l'un de l'autre il peut durer longtemps, mais non si chacun d'eux assume l'autorité de l'autre."

Le juge Parker déplore vivement les lynchages trop fréquents et surtout les attentats commis dans des querelles entre patrons et ouvriers, d'autant plus que notre gouvernement est une république dont le pouvoir est basé sur la loi et une constitution écrite soutenues par un sentiment public éclairé, par l'intelligence, la vertu et le patriotisme."

Parlant du tarif actuel, M. Parker dit qu'il est injuste dans son fonctionnement, excessif en bien des points et arrangé dans des cas particuliers, de façon à extorquer au peuple des profits démesurés. Il reproche au parti républicain qui a le contrôle absolu des départements législatif et exécutif depuis le 4 mars 1897, de n'avoir pas réduit, ni même tenté de réduire le tarif, et il en conclut qu'un autre congrès républicain n'entreprendrait pas une révision du tarif.

M. Parker est d'avis que les lois existantes constituent un remède efficace contre les monopoles, et qu'il n'y a qu'à les appliquer vigoureusement.

Pour les Philippines il voudrait aussi promptement que possible l'établissement d'un gouvernement autonome.

Le juge Parker a annoncé aux délégués qu'il traitera plus longuement toutes les grandes questions à l'ordre du jour dans sa lettre d'acceptation, et il a conclu en déclarant que si le peuple des Etats Unis lui fait l'honneur insigne de l'appeler à la présidence il ne se représentera pas à l'expiration du terme de ses fonctions.

La réponse du juge Parker aux délégués de la convention est digne de l'homme dont le caractère élevé, la clarté de vues, la franchise sont connus de tous. Elle ne pourra que le relever encore, s'il est possible, dans l'estime de la population entière.

Statistique postale.

L'Allemagne et les Etats-Unis sont les deux pays du monde qui se disputent la gloire de posséder le meilleur service postal. Il serait difficile de décider entre eux ; mais, pour peu qu'on ait voyagé dans ces heureuses contrées, on est obligé de reconnaître que leurs prétentions n'ont rien de déraisonnable. La poste n'y perd point de lettres ; les lettres n'y perdent pas de temps ; c'est exactement le contraire de ce qui se fait en Portugal et en Espagne. Comment des institutions si diverses peuvent-elles porter le même nom ? Il faut dire que le budget allemand est particulièrement généreux pour les postes. D'après les "Münchner Nachrichten", il y a, en Allemagne, un bureau par 1,629 habitants et par 17 kilomètres carrés ; en Russie, il n'y en a qu'un par 16,940 habitants et par 3.167 kilomètres carrés. Le chiffre total des bureaux est de 45.623 en Allemagne ; la Grande Bretagne en a 22,400 ; la France, 11 000 ; l'Autriche, 7,600 ; la Hongrie, 5 000 ; la Russie, 4 000. On compte en Allemagne 123,008 boîtes aux lettres ; aux Etats-Unis, 118,000 ; en France, 67,000 ; dans le Royaume-Uni, 57,000 ; le Japon vient au cinquième rang avec 48,000 boîtes ; les Indes anglaises en ont 47,000 ; l'Autriche, 28.000 ; l'Italie 22,000 ; la Russie, 18,000 ; l'Allemagne nourrit un personnel postal de 233,176 fonctionnaires ; les Etats-Unis occupent 226,825 postiers ; l'Angleterre. 179 000 ; la France, 77,000 ; la Russie, 41,000.

France et Amérique

Paris, 31 juillet.

Il ne s'agit pas d'aller répétant que les hommes sont frères et de multiplier là dessus les propos vagues. Si l'on veut établir, entre deux nations, de bons rapports, une amitié fructueuse pour toutes deux, il importe d'abord de donner à chacune d'elles une exacte connaissance de l'autre. On se connaît, et puis on s'estime et puis on sympathise.

Cette très simple vérité, que l'on néglige presque toujours d'observer, un homme l'a très bien comprise et mise en pratique. Les résultats qu'il obtient sont assez considérables pour démontrer l'excellence de son principe.

C'est en 1898 que M. James H Hyde a institué ces conférences que chaque année, vont faire en Amérique des Français qualifiés pour porter outre-mer l'idée française. L'Université de Harvard fut le premier centre de cette activité intellectuelle dont le rayon s'est vite étendu. Des milliers et des milliers d'Américains ont suivi les leçons—ou plutôt les entretiens—de ces professeurs, de ces écrivains, de ces journalistes qui là bas rêvaient notre pays.

M. Hyde avait eu cette idée. Mais il n'est pas de ces inventeurs qui se contentent d'avoir une idée et la laissent ensuite faire son chemin ; il ne cessa de suivre la sienne, de l'accompagner et de lui donner le viatique nécessaire.

Le résultat ? Eh ! bien, la langue française est aujourd'hui en plus grand honneur aux Etats-Unis, qu'elle ne l'avait jamais été. C'est un fait que les statistiques établissent. On délaisse l'allemand qui, dans ces derniers temps, menaçait de tout conquérir ; les Allemands eux-mêmes qui viennent s'établir en Amérique apprennent le français : toute la société parle français.

Une autre invention de M. Hyde, qui n'est encore qu'à ses débuts mais qui tout de suite se présente comme devant prospérer, c'est l'échange, entre les universités américaines et françaises, de boursiers qui passent l'Océan pour étudier qui la France et qui l'Amérique ; ils n'étudient pas seulement pour eux-mêmes ; mais ils deviennent ici et là, pour leurs nouveaux camarades, des professeurs de français en Amérique et d'anglais en France. Ils participent aux cours d'été de l'Alliance française ; et surtout, c'est dans la conversation quotidienne que le meilleur de leur efficacité se manifeste.

Une troisième invention de M. Hyde est la suivante. Elle complète heureusement le vaste et beau programme qu'il a conçu.

Les conférenciers français font connaître la France en Amérique. A merveille ! Les Américains y gagnent : nous pouvons bien avoir la coquetterie de penser qu'il y a tout profit à connaître notre pays ; notre pays y gagne aussi, les sympathies qu'il acquiert lui sont précieuses.

Mais il faudrait aussi que l'Amérique fut connue chez nous. Elle l'est, à vrai dire, de mieux en mieux ; et le "Figaro" peut bien espérer que l'enquête, si approfondie et si attrayante, de son collaborateur Jules Huret n'y a pas médiocrement aidé : elle a fourni des documents précieux, des vues clairvoyantes, des faits et des idées.

M. Hyde entreprend de constituer en France la contre-partie de son œuvre américaine.

Il s'est entendu avec M. Liard, le vice-directeur de l'Université de Paris. Et comment M. Liard n'aurait-il pas accepté avec joie l'offre de M. Hyde ? Il est, on le sait, soucieux de toutes les bonnes innovations ; et la générosité de M. Hyde, disons-le, ne permettait à nulle difficulté budgétaire d'entraver le projet !

Au mois de novembre prochain, commencera en Sorbonne une série de cours dont le titulaire est l'un des plus éminents professeurs de l'Université Harvard, M. Barrett Wendell.

M. Barrett Wendell est l'auteur connu d'un excellent ouvrage sur Shakespeare et l'auteur d'une magistrale histoire de la littérature américaine. L'année dernière, une des principales universités anglaises le conviant à venir faire plusieurs conférences, dont le succès fut grand.

Les cours que fera chez nous M. Barrett Wendell auront pour sujet le mouvement intellectuel contemporain aux Etats Unis. Littérature, esthétique, idées générales, vitales, bref la philosophie de l'Amérique actuelle. Il n'est pas question de leçons étroitement didactiques. Le professeur ne voudra pas substituer son rôle à la lecture d'un simple manuel chargé de dates et de menus faits. Il se propose de faire comprendre l'Amérique, l'âme américaine, la chose américaine, à des Français.

Il parlera anglais, bien entendu. Et ce n'est pas là le moindre bénéfice qu'il faille attendre de ses cours. On n'a guère à Paris — on ne l'a pas — l'occasion de se familiariser avec la langue anglaise ; on l'aura désormais, et l'avantage est double d'être initié par un orateur accompli.

M. Barrett Wendel fera deux cours par semaine à la Sorbonne pendant le premier semestre de son séjour en France. Le second semestre, il le consacrera à nos universités provinciales. Un mois ici, un mois ailleurs,—c'est assez pour créer un mouvement d'étude, pour constituer des centres d'intérêt. Nos universités provinciales ne sont pas actuellement très prospères ; elles végétaient, et l'on dit que la nouvelle organisation de l'Ecole normale va les anémier encore. Puisse un peu de vie, un peu d'activité leur être communiquée par l'initiative de M. Hyde ! L'attrait d'une nouveauté comme celle que M. Barrett Wendell va leur apporter les réveillera peut être. Et, si le professeur américain leur communique un peu d'énergie américaine, eh ! bien, tant mieux : ce sera pour elles tout bénéfice. Il est indispensable que nos universités provinciales vivent et créent autour d'elles de l'activité ; tout ce qu'on fera pour les animer servira la cause de la décentralisation que l'état de notre pays réclame que l'on favorise.

On est, en France, nonchalant à l'étude des langues étrangères. Il est temps de secouer cette nuisible apathie. Nous nous privons de délicats plaisirs en ignorant la littérature anglaise et américaine ; nous diminuons notre valeur mondiale en méconnaissant les idées d'outre-mer. C'est un sophisme paresseux de prétendre que l'esprit national s'affirme mieux par l'ignorance d'autrui : le "moi," comme dit l'autre, ne se pose qu'en s'opposant ; et l'esprit national s'enrichit par l'effort de la sympathie.

Il faut donc attendre beaucoup de ces échanges d'idées que vont faire la France et l'Amérique, sous le patronage d'un homme intelligent et actif qui se consacre tout à cette tâche magnifique : révéler l'un à l'autre deux pays qui se peuvent très utilement instruire l'un par l'autre.

La télégraphie sans fil.

Un ingénieur norvégien, M. Andes Hull, vient d'inventer un appareil qui empêcherait d'intercepter les dépêches du télégraphe sans fil.

L'appareil s'adapte à tous les systèmes, mais il a encore l'avantage d'écarter l'influence troublante de l'électricité aérienne. Des expériences, faites récemment devant une commission du gouvernement des Etats-Unis, ont donné, affirme-t-on, les meilleurs résultats, et il est probable que le département de la marine de Washington va se rendre acquéreur de l'invention.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Les ondées n'arrêtent pas les admirateurs de Walter Edwards et de sa troupe, et c'est devant une salle comble que "The Sign of the Four" a été joué hier soir.

La semaine prochaine, la troupe jouera "David Garrick", une des pièces les plus populaires aux Etats Unis. C'est un nouveau et légitime succès qui l'attend.

WEST END

C'est la saison où West End fait son plein, et malgré la pluie quotidienne la plateforme est toujours foulée. Les frères Flood, des acrobates hors de pair, les Freeman, dont les exercices sont d'un genre tout nouveau, les nains Piccolo et les bouffonneries de Bresnahi et Miller sont très applaudis, comme d'ailleurs l'orchestre du professeur Paoletti et les vues du biographe.

DEPECHES
Télégraphiques

L'escadre américaine à Smyrne.

Washington, 10 août. — Les fonctionnaires des départements d'Etat et de la Marine ont eu une conférence aujourd'hui au sujet des ordres à donner à l'amiral Jewell, commandant l'escadre américaine, à son arrivée à Smyrne.

Les officiers de marine en réponse à la demande du secrétaire d'Etat estiment que l'amiral Jewell arrivera à Smyrne dans la soirée. L'amiral a simplement reçu l'ordre de se rendre à Smyrne mais il ne connait pas le but exact de sa croisière.

Il est cependant probable qu'il se rendra compte de la situation, sans qu'il soit nécessaire de lui donner immédiatement des ordres officiels.

Les puissances signataires du traité de Paris semblent prendre un grand intérêt dans la question pendante entre la Porte et le gouvernement de Washington.

Les puissances ont toutes raisons de craindre des troubles dans le Balkans, et il est probable qu'elles chercheront à influencer le Sultan à acquiescer aux demandes du gouvernement américain.

Les fonctionnaires de Washington sont persuadés que sitôt après l'arrivée de l'escadre américaine à Smyrne le Sultan accordera les demandes du ministre Leishman.

Sitôt ces demandes accordées l'escadre quittera les eaux turques.

Le sénateur Nathan B. Scott.

New York, 10 août—Le sénateur des Etats-Unis Nathan B. Scott, de la Virginie Occidentale est tombé subitement malade aujourd'hui à son bureau du quartier général républicain.

Il souffre de troubles violents dans la région stomacale. Le sénateur a été transporté à l'Hôtel de la Cinquième avenue où des médecins et des infirmières lui ont donné les premiers soins.

L'incident du "Knight Commander".

St Pétersbourg, 10 août—La réponse du gouvernement russe à la note du gouvernement anglais au sujet du vapeur "Knight Commander", coulé par l'escadre de Vladivostock, quoique étant transmise en termes très amicaux ne signale aucun changement dans la position prise par les Russes sur le droit de saisir des navires neutres transportant de la contrebande de guerre et de les couler le cas échéant. Le gouvernement russe se réserve de discuter la question après la guerre.

D'un autre côté la Russie donne l'assurance à la Grande Bretagne que les navires neutres ne seront coulés qu'en cas d'absolue nécessité et s'il est impossible de les amener devant une cour de prise.

Les propositions de l'Angleterre demandant que le vapeur "Allanton", capturé le 16 juin, soit relâché moyennant le dépôt d'une caution n'ont pas été acceptées par la Russie qui a répondu que les documents concernant la saisie de ce navire avaient été transmis à St Pétersbourg où ils seront soumis à la Cour de l'amirauté.

La Russie a formellement notifié les Etats Unis de la décision de la cour des prises de Vladivostock dans le cas du vapeur "Arabia" de la ligne Portland and Asiatic, capturé par le croiseur Gromoboi, mais sa déclaration de la cour de Vladivostock, laissé subsister quelques doutes au sujet des faits consignés à des ports japonais.

Le gouvernement russe manifeste du reste des dispositions tout amicales pour le règlement des prises.

Le correspondant de la Presse Associée a été informé qu'aucun objet n'étant pas contrebande de guerre n'avait été confisqué de la cargaison de l'"Arabia".

La réponse du gouvernement russe dans le cas du "Knight Commander" fait remarquer que les règlements de prises sur les

Des milliers de gens malades ont retrouvé leur santé et leurs forces en faisant usage du Bitter Hostetter. Nombre d'entre eux ont volontairement mentionné qu'ils avaient guéris de Indigestion, Dyspepsie, Constipation, Etat Bilieux, Désordres des Reins ou Malaria. Si vous souffrez, essayez-le aujourd'hui.

Le ministre Mouravieff.

St Petersbourg, 11 août—Un rumeur persistante annonce que l'empereur a signé la nomination du ministre de la justice Mouravieff aux fonctions de ministre de l'intérieur en remplacement de M. Von Plehve.

ACCIDENT A ST-LOUIS.

St-Louis, 10 août—Mme Victorin Moore et sa belle sœur, Mlle Cora A. Moore, de Bell Station Louisiane, ont été renversées dans la soirée par un car électrique dans une rue de St-Louis.

Quand on les a relevées elles avaient cessé de vivre.

L'ABEILLE
— DE LA —
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12 ..Un an $6.....6 mois $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris :

$15.15..Un an $7.75 6 mois $3.85..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats Unis, port compris :

$6.00..Un an $3.00..6 mois $1.50..3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$8.05..Un an $3.85..6 mois $1.95..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont seuls droit. Les personnes qui veulent s'abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton
de
l'Abeille de la N. O.

59 Commencé le 3 juin 1904

LA FAUVETTE Du Faubourg.

Par Henri Germain.

TROISIÈME PARTIE.

VI

DANS LE DÉSERT !

Suite.

Les admirables facultés morales, qui font de l'homme cultivé l'être supérieur de la création, reprirent vite leur empire.

La bonté, la charité, l'esprit de fraternité, et surtout l'affection qui le liait à Maurice Dutertre lui dictèrent un devoir impérieux.

Il s'approcha vivement de son malheureux ami, se pencha sur lui, et, soulevant sa tête de ses deux mains, il l'appela d'un accent véhément :

—Maurice, Maurice, mon ami, revenez à vous.

Maurice, nous sommes sauvés !

Le sous-lieutenant moribond souleva péniblement ses paupières, laissant voir ses prunelles éteintes, presque vitreuses déjà.

—Maurice, mon frère, répéta Bussiares d'un accent angoissé, faites un effort, regardez moi ?

Les lèvres exsangues du sous-lieutenant s'entr'ouvrirent à peine.

Un nom passa dans un souffle court :

—Andrée !....

Ce fut tout.

Ses paupières retombèrent lourdement sur ses yeux sans regard.

Bussiares, atterré, se redressa lentement, avec un geste de désespoir impuissant.

Une imprécation jaillit de sa bouche crispée.

—Ah ! Dieu nous abandonne !

Puis des larmes vinrent à ses yeux, roulèrent, humides, sur ses joues brunies.

Il eut une minute de découragement extrême.

Pourtant, sous la poussée d'une inspiration soudaine, il se retourna vers le chacal expirant, se baissa, tendit ses deux mains, jointes en forme de récipient, sous la gorge de l'animal, et attendit que le sang y coulât.

Lorsqu'elles furent pleines du rouge liquide, il revint à Maurice.

Alors, sans souci de son visage, il versa lentement, dans la bouche entr'ouverte du malheureux agonisant, le breuvage libérateur.

Trois fois il recommença, sans que le corps inerte de Maurice eût un frisson, le moindre mouvement indiquant la reprise de la vie.

Au commissures des lèvres du pauvre sous-lieutenant, le sang coulait en rigoles sinistres.

Bussiares se tenait penché sur lui, examinant avec une anxiété croissante son visage livide.

Mais les traits émaciés de Maurice Dutertre semblaient figés dans l'éternelle immobilité du néant.

—Mort ! murmura Bussiares dans un sanglot douloureux.

Si jeune et si brave ; ...pauvre enfant !....

Et d'effrayantes réflexions, où dominait inconsciemment le souci de sa propre existence, assaillirent l'esprit de l'ex capitaine.

La mort de Maurice le laissait seul sur la terre désolée du désert, lui enlevait ce qui lui restait encore d'énergie morale, de courage.

Seul, sans ressources matérielles, sans un compagnon dévoué, dont la volonté et l'affection quasi-fraternelle puissent le soutenir, partager et vivifier ses derniers espoirs, qu'allait il devenir ? ...

C'était, à bref délai, la mort aussi pour lui, la fin de la lutte inutile, l'anéantissement des rêves de bonheur en lesquels il avait osé croire, comme à des choses possibles encore.

Ces rêves éclos en son cœur, depuis sa téméraire évasion, se trouvaient anéantis d'un seul coup.

Il ne songeait plus, en cet instant tragique, à Gaston de Beuvardes, à l'héroïque et loyal compagnon des quelques jours derniers.

Il demeurait là, debout devant le corps de Maurice immobile et stupide.

Brusquement l'expression de sa physionomie se modifia de nouveau, revêtit une empreinte de stupeur.

Il se laissa tomber sur les genoux et, les deux mains appuyées au sol, de chaque côté de la tête du sous lieutenant, il se pencha tout à fait sur lui, tremblant d'une angoisse nouvelle.

Il fit un effort pour retenir sa respiration, il approcha son visage, des lèvres de Maurice, jusqu'à les toucher presque.

Un souffle léger, se répétant à de courts intervalles, le convainquait bientôt qu'il ne s'était pas trompé.

—Vivant ! cria-t-il d'une voix vibrante, en se redressant transfiguré.

Ah ! tout n'est donc pas perdu ; nous en sortirons ; nous vaincrons la terrible fatalité !

Il ajouta sourdement, comme s'il répondait aux accents mystérieux de son cœur déchiré :

—Alors, je les reverrai peut-être....elles ! Yvonne !....Paule !....mes enfants !....

Ensuite il se remit à genoux, souleva doucement de nouveau la tête de Maurice dans ses deux mains, et, ses prunelles noires rivées sur les yeux de son compagnon, il parla d'un accent attendri :

—Maurice, mon cher ami, mon frère, m'entendez-vous ?

—Oui, murmura le sous-lieutenant, d'une voix blanche, comme venue de très loin.

—Me voyez-vous bien ?

—Oui, je vois ; vous êtes de Bussiares !

—Pouvez vous me comprendre ?

—Oui, maintenant.

—Ah ! quelle joie !

J'ai eu si peur, si peur de vous avoir perdu à jamais !

Comment vous sentez vous ?

—De mieux en mieux.

—Pourriez-vous essayer de vous lever ?

—Je ne crois pas encore.

—Avec mon aide ?

—Essayons.

Soutenez moi bien !

Sur ce dernier mot, Maurice Dutertre, s'appuyant fortement des deux coudes sur le sol, parvint à se dresser sur son séant.

Alors ses yeux s'ouvrirent tout à fait.

Ses lèvres s'écartèrent, semblèrent vouloir respirer avec avidité l'air pur et frais de la nuit.

Il prit deux ou trois longues aspirations, comme pour rendre à ses poumons le libre jeu de leurs fonctions vitales.

—Ah ! je renais enfin, fit il d'une voix déjà plus assurée.

Mais qui donc m'a sauvé ?

—Moi.

—Comment n'ai-je plus soif ?

Pourquoi le feu qui brûlait ma gorge et mes entrailles s'est-il éteint ?

—Ne parlez pas tant, mon cher Maurice, je vous en prie ! s'empressa de répliquer Bussiares d'un ton de profonde sollicitude.

Tout à l'heure, lorsque vous serez debout et plus fort, je donnerai des détails.

Allons, levez-vous, maintenant, si vous le pouvez.

En disant cela, Bussiares voulut saisir Maurice sous les bras, pour l'aider à se remettre sur pied.

Mais le sous-lieutenant repoussa son compagnon d'un geste brusque, d'un geste empreint d'une sorte de répulsion soudaine.

Puis il porta vivement ses mains à son visage, et les plaça devant ses yeux.

Son regard brillait d'une flamme étrange, ses mains tremblaient.

A la clarté diaphane des étoiles, il les vit toutes rouges.

—Ah ! du sang, du sang ! cria-t-il effrayé.

Bussiares, d'où vient ce sang ? ....que s'est il passé ?

—Une chose providentielle, étonnante, mon ami.

Vous allez pouvoir vous en assurer à l'instant.

—Mais....M. de Beuvardes, qu'est il devenu, où est-il ?

Il est blessé.....mort peut-être.

Et ce sang ?....

Maurice s'interrompit brusquement.

En prononçant les derniers mots, sa physionomie, empreinte d'une expression d'épouvante, révéla l'effroyable arrière-pensée dont son cerveau venait d'être frappé durant quelques secondes.

Mais ses questions, terribles en leur laconisme, eurent du moins le don de rappeler tout à coup à de Bussiares le malheureux compagnon qu'il avait oublié momentanément.

—Je ne sais encore, dit-il, où est M. de Beuvardes.

—Comment, il nous avait donc quittés ?

—Oui.